

# **La construction de la mémoire historico-médiatique à travers les désignations d'événements**

Laura Calabrese Steimberg

*ULB - Belgique*

Les médias produisent constamment des désignations d'événements (leur principale source d'information), et ce faisant ils construisent un objet discursif prêt à circuler et à être repris dans l'espace public. Ces désignations constituent des formes condensées de l'événement, rassemblant en même temps des faits et des discours et évoquant des images largement partagées par une société. Dans leur circulation médiatique, ils transportent donc toute une série d'informations qui vont tisser les liens de notre mémoire historique à court et à long terme, selon qu'ils soient vite effacés de l'espace public ou qu'ils se figent dans le discours historique. Dans cette communication, nous proposons d'aborder la problématique de la désignation d'événements à partir de l'Analyse du discours à la française, en avançant une série d'hypothèses issues de nos recherches et en analysant les outils théoriques qui pourraient nous aider dans notre tâche.

## **0. Introduction**

Lorsque la presse décide de mettre en discours un événement, elle doit soit le nommer, soit reprendre des désignations circulantes, soit les reformuler. Toutes ces opérations mettent en scène une certaine image de l'événement, de ses acteurs et des conflits qui les opposent ; dans une certaine mesure, les mots choisis pour en rendre compte contiennent ces conflits, les faits qui constituent l'événement et les discours qui ont été produits par rapport à lui. Ainsi, une désignation telle que *le 11 septembre* transmet une série d'informations, d'images et de sous-entendus qu'il n'est pas la peine d'évoquer à chaque occurrence du terme, de la même façon que *Tchernobyl* est capable d'éveiller tout l'imaginaire du nucléaire du XX siècle, une espèce de nébuleuse de sens pourtant parfaitement partagée par les locuteurs.

Nous avons entamé une recherche qui a pour but d'analyser le fonctionnement des ces « désignants événementiels » (DE), leur énorme pouvoir évocateur et leur facilité à reconstruire des discours à partir de leur contenu mémoriel.

Nous allons développer notre analyse à partir de trois niveaux (qui constituent aussi les trois grandes parties de notre recherche) : un niveau théorique, où nous cherchons à poser les jalons d'une théorie de l'événement médiatique d'un point de vue discursif (c'est-à-dire non pas en tant que tel mais tel qu'il est perçu et nommé) ; un niveau linguistique, où nous proposons une grille de classification des DE en fonction de leur morphologie et leur charge sémantique, et enfin un niveau discursif où nous analysons la charge mémorielle des DE en fonction de leur niveau de figement, mais aussi de leur morphologie, et la façon dont ils contribuent à construire la mémoire historique à court et à long terme.

### **1. Comment aborder l'événement dans le cadre de l'Analyse du discours (AD)**

La nomination est une problématique qui attire de plus en plus l'attention des linguistes. Parmi eux, on trouve deux postures majeures, représentées par Georges Kleiber (1984) et Paul Siblot (2001). Le premier a introduit le clivage (fort utile mais reformulé par la suite) de dénomination/désignation, que nous reprendrons malgré les difficultés qu'il implique : tandis que la dénomination relève du code de la langue, la désignation est plus néologique, donc moins stable. Siblot, pour sa part, dans le cadre de la praxématique, contourne ce clivage en incluant d'emblée le discours dans la langue. Si nous nous situons plutôt dans cette dernière perspective, pour des raisons théoriques nous allons suivre Kleiber, étant donné que le modèle praxématique ne permet pas d'établir de distinction entre différents degrés de stabilité (voir note 1). Aussi, pour nous référer aux mots-événement nous utiliserons le concept de désignant événementiel, c'est-à-dire qu'il s'agit d'une catégorie qui relève de la désignation et non pas de la dénomination.

Cette problématique intéresse les analystes du discours car, comme l'explique S. Akin, « dans la mesure où la dénomination implique [...] une sélection parmi une multitude de choix possibles, elle ne peut pas ne pas s'accompagner d'une prise de position enregistrée dans les noms et actualisée en discours » (Akin, 1999 : 34). Pour nous, la désignation d'événements est un phénomène discursif particulier aux caractéristiques propres ; nous la concevons comme un « endroit », un endroit physique représenté par le titre de journal, qui va structurer la perception de l'événement et qui va être investi à son tour par les caractéristiques de celui-ci : nous pensons notamment à ce que Bosredon et Tamba appellent les « titres bisegmentaux à deux points » (Bosredon et Tamba 1992), des titres comme on en voit tous les jours dans la presse écrite :

« Katrina : George Bush admet sa responsabilité dans la lenteur des secours » (*Le Monde*, 13.09.05).

Endroit physique donc, mais aussi endroit symbolique où vont se loger les positions prises par les acteurs de l'événement. Si nous considérons de plus que ces désignants événementiels ont une circulation des plus massives, il devient intéressant de voir comment s'opèrent les réglages de sens pour des entités si complexes, car elles peuvent nous renseigner sur le fonctionnement même des médias.

D'autre part, la désignation d'événements est un phénomène particulier parce qu'elle se réalise « sur le vif », elle est toujours plus ou moins néologique et néanmoins partagée par une communauté très large de locuteurs, et dans ce sens elle nous confronte à la nécessité de développer des outils d'analyse dans le cadre d'une linguistique réaliste (comme le dit Paul Siblot), qui tienne compte et de la langue et du discours (pour utiliser un couple classique), autrement dit qui puisse expliquer le rapport entre les éléments plus stables du système de la langue et leur actualisation rapide au rythme de l'actualité.<sup>1</sup>

La question de l'événement a été abordée par plusieurs disciplines, à commencer par l'histoire et la philosophie, mais aussi les sciences exactes et l'économie. Lorsque les sciences du langage se penchent sur l'événement (nous pensons notamment à Patrick Charaudeau), c'est pour essayer de cerner sa nature, mi-factuelle mi-discursive, mais sans chercher les traces dans les discours de la façon dont cet événement est construit. Récemment, les recherches de Sophie Moirand viennent combler cette faille, en conceptualisant l'événement à partir de l'AD et en proposant quelques notions à notre avis incontournables pour traiter le sujet.<sup>2</sup>

---

<sup>1</sup> Pour Siblot, cette science est la praxématique, qu'il appelle aussi linguistique anthropologique. Notre recherche est à beaucoup d'égards dans la ligne de la praxématique, mais nous nous éloignons de cette proposition théorique pour garder la différence entre dénomination et désignation, c'est-à-dire entre une nomination plus stable et une autre plus instable et néologique, car étant donné que les DE s'actualisent en fonction du contexte de production (et très peu du sémantisme du mot et du cotexte), la problématique des DE nécessite une distinction théorique claire, qui permette de rendre compte d'une néologie de sens parfaitement stable à un moment donné de sa circulation.

<sup>2</sup> Dans ce sens, Moirand travaille dans la voie ouverte par Jacques Guilhaumou avec ses ouvrages *La langue politique et la Révolution française. De l'événement à la raison linguistique et L'avènement*

Tout d'abord, elle avance le concept de « mot-événement » pour des expressions telles que *vache folle*, *11 septembre* ou *Tchernobyl*, c'est-à-dire des mots ou des syntagmes qui renvoient à des faits de la réalité, et plus encore à des faits médiatiques. La deuxième notion qu'elle propose, et qui découle de la première, est celle de « moment discursif », « qui désigne le surgissement dans les médias d'une production discursive intense et diversifiée à propos d'un même fait, par exemple les attentats du 11 septembre, le déclenchement de la guerre en Irak, la canicule de l'été 2003 » (Moirand 2004). Quant à nous, nous nous proposons d'aborder plus systématiquement la question de l'événement depuis l'AD, pour tenter d'expliquer comment la circulation des mots-événements contribue à la construction de la mémoire historique à court terme et donc de l'actualité.

Nous posons la question de l'événement à trois niveaux :

**a) Au niveau théorique** : il s'agit d'établir les bases d'une théorie de l'événement, et plus spécifiquement de l'événement médiatique, du point de vue discursif, c'est-à-dire l'événement non pas en tant que tel comme peut l'aborder, par exemple, la philosophie dans son versant métaphysique, mais l'événement tel qu'il est perçu et nommé, prêt à circuler dans un circuit discursif particulier comme les médias. Pour ce faire, nous passons en revue les propositions théoriques des différentes sciences humaines. A peine entamé ce niveau d'analyse, nous avons la certitude que le parcours doit être multidisciplinaire, car il est très difficile de penser l'événement dans un cadre uniquement historique, sans tenir compte de la perspective sociologique (i.e. quel est le rôle de l'événement dans une société et comment il évolue au fil du temps), de la perspective communicationnelle (i.e. comment le discours des médias est en grande partie structuré autour de l'événement) et de la perspective

langagière, capable d'aborder la question de la nomination de l'événement, et donc de sa mise en circulation dans l'espace public. Ce parcours à travers les différentes conceptions de l'événement doit nous conduire à proposer une définition de l'événement médiatique. Nous pouvons avancer d'ores et déjà une des principales conclusions : à savoir, que l'événement n'est pas une entité homogène et lisse, bien délimitée, ni dans l'espace ni dans le temps, contrairement à ce qu'entendent certains théoriciens<sup>3</sup> un peu trop à la hâte. Prenons quelques exemples de ME à circulation massive : *le 11 septembre* désigne plusieurs faits qui ont eu lieu ce jour-là, non pas un seul (l'attentat de New York et au Pentagone) ; *Awschwitz* ne désigne pas un événement à proprement parler mais toute une famille d'événements, et les connotations dépassent largement la liste de faits que le désignant résume ; les guerres, par exemple, n'ont pas toujours des limites temporelles précises, et d'autre part, les désignants toponymiques n'ont pas toujours des frontières claires, ce qui nous permet de dire qu'ils mobilisent des imaginaires géopolitiques très complexes : comme dans le cas du *Conflit au Proche-Orient*, qui peut parfois renvoyer au *Conflit israélo-palestinien*, au *conflit israélo-arabe* ou bien au conflit global où interviennent la plupart des pays de la région. Par ailleurs, souvent nous ne connaissons pas le référent exact de ces désignants, mais nous leur associons des images qui proviennent d'informations fragmentaires que nous avons, des sonorités et des connotations qui s'y dégagent : comme dans le cas du *tsunami*, que la plupart des gens ne sauraient situer ni dans le temps ni dans l'espace, ou le cas de *Tchernobyl*, que la plupart d'entre nous associent vaguement avec l'URSS.

**b) Le deuxième niveau est le linguistique**, dans lequel nous essayons d'établir une grille des DE (voir tableau 1 en annexe).

---

<sup>3</sup> Voir, par exemple, la définition de l'historien Philippe Joutard : « On peut définir comme événement ce qui advient à une certaine date et un certain lieu » (Bevort et al 1999 : 26).

Comme les DE sont toujours des noms ou des syntagmes nominaux, nous avons choisi comme premier critère de classification le nom propre (Np) ; nous allons donc poser un continuum qui va du Np au nom commun (Nc), en passant par le Np occasionnel et le Nc occasionnel. Nous pensons que c'est le critère le plus approprié pour analyser le degré de figement d'un désignant qui par définition est temporaire. Ce critère de classification nous a permis de faire un premier tri dans le corpus selon leur proximité par rapport au Np. Ensuite, pour entamer un vrai classement, il fallait faire un tri plus fin en fonction de la morphologie de ces DE. Deux catégories s'imposaient d'emblée : celle des toponymes et celle des chrononymes, qui englobaient des désignants tels que *Tchernobyl* et le *11 septembre*. Mais il fallait une grille capable de classer tous les désignants du corpus, un corpus qui est revu chaque jour au fil des événements, qui se modifie quotidiennement, car les DE apparaissent, disparaissent, réapparaissent continuellement. Ces deux catégories sont les plus proches du Np (le toponyme est un Np à proprement parler et le chrononyme fonctionne comme un Np), mais la plupart des désignants événementiels sont des Nc, à commencer par ceux qui évoquent d'emblée l'idée d'événement, et que nous avons appelés noms-événements stricts (voir tableau 2 en annexe).

Ce niveau linguistique est important dans notre recherche car, même si la désignation d'événements est toujours néologique (dans la mesure où l'événement se veut toujours unique), elle se fait dans le cadre limité des possibilités que nous offre la langue, ce qui veut dire que les médias doivent jongler avec une série d'éléments limités pour nommer un événement prétendument unique. Autrement dit, il n'y a pas six mille manières de nommer un événement, il s'agira toujours d'un nom ou d'une expression nominale, qui pourra se décliner selon une grille prédéterminée (les catégories que nous avons présentées plus haut).

D'une certaine façon, toute la problématique des désignants événementiels se réduit à cerner dans quelle mesure ils

fonctionnent comme des Np, car le temps de sa circulation, le référent du désignant nous paraît unique. Rappelons que selon Benveniste, « ce qu'on entend ordinairement par nom propre est une marque conventionnelle d'identification sociale telle qu'elle puisse dégager constamment et de manière unique un individu unique » (1974 : 200). Nous n'avons pas le temps de discuter cette remarque ici, et effectivement nous pensons qu'elle peut être relativisée, mais en tout cas l'unicité du DE nous donne l'impression d'être absolument délimitée dans le temps et dans l'espace. Ainsi, lorsque nous parlons du *11 septembre*, il y a peu de chances de confondre l'attentat de New York en 2001 avec le coup d'État au Chili en 1973, étant donné que « l'unicité du référent ne vaut que pour un espace de communication donné » (Siblot 1999 : 23).

**c) Le troisième niveau est celui de la mémoire discursive**, mais il est le résultat de l'articulation des deux premiers : sans théorie de l'événement médiatique et sans avancer d'hypothèses linguistiques sur le fonctionnement discursif de ces événements, nous ne pouvons pas réfléchir à la façon dont ils gardent la mémoire de l'actualité. C'est ici que le niveau linguistique prend toute son importance: parce qu'un Nc ne va pas garder la mémoire des faits de la même façon qu'un Np ou une date, étant donné qu'un Np a un référent plus stable –du moins en théorie- qu'un Nc.

Pour illustrer cette problématique, il suffit de poser l'exemple de quelques ME qui ont circulé dans notre actualité proche. Un des cas les plus parlants est celui de *la canicule* (de l'été 2003) : le temps de sa circulation dans les médias, il n'y avait aucun doute que le désignant faisait référence à cette canicule-là, mais aujourd'hui le désignant est réactualisé en cette canicule-ci (de l'été 2006), avec des caractéristiques bien différentes. Un autre exemple encore plus intéressant est celui de *tsunami*, qui a fonctionné longtemps comme un Np, faisant référence au raz-de-marée de 2004 en Asie, mais qui, dans la langue d'origine, le japonais, est un simple Nc ; on



pourrait penser que le fait qu'il s'agisse d'un xénisme a favorisé sa perception en tant que Np. Par la suite, il est redevenu un Nc, mais par analogie uniquement, dans des exemples attestés comme *un tsunami politique*. Actuellement, lorsqu'un nouveau tsunami a frappé les côtes indonésiennes (juillet 2006), le désignant est actualisé avec un article indéfini ou accompagné d'un circonstanciel de lieu, signe d'un recadrage du référent, autrement dit, d'une réactualisation :

« Plus de 300 morts dans un tsunami en Indonésie » (*Le Monde*, 17.07.06)

« Plus de 500 morts lors du tsunami qui a frappé l'île de Java » (*Le Monde*, 20.07.06).

Cela prouve à quel point le lien entre le désignant et le référent est instable, nécessitant d'une réactualisation permanente, malgré le fait qu'il nous semble tout à fait évident lors de sa circulation.

D'autres exemples plus actuels peuvent nous donner la mesure de cette transparence un peu sournoise des DE : il est difficile de savoir si dans un an on pourra encore reconnaître le référent de *Clairstream* ou *Les caricatures du prophète*.

Dans la problématique que nous posons, il faut donc articuler une théorie du Np et une théorie de la circulation pour essayer de cerner comment ces éléments du discours captent la mémoire de l'actualité : il nous faut savoir, tout d'abord, qu'un événement n'est pas une entité homogène et définie une fois pour toutes, mais bien un élément du discours protéiforme, capable de transmettre une série d'informations multiples, non pas uniquement sur des données du réel mais sur l'imaginaire de la société qui a créé cette désignation ; d'autre part, il nous faut savoir qu'un toponyme, un chrononyme et un xénisme n'ont pas le même lien avec leur référent, et qu'ils s'actualisent différemment en discours.

Une fois que nous avons établi ces deux niveaux (théorie de l'événement et théorie du Np), nous pouvons donc aborder la problématique de la mémoire interdiscursive, c'est-à-dire la capacité qu'ont ces éléments du discours médiatique de condenser

l'actualité. Pour le dire avec Moirand : « Les mots qui, par habitude associative, renvoient à un événement servent également de déclencheur mémoriel de ce qu'on sait, de ce qu'on a entendu de cet événement » (Moirand : 14).

Ils ne nous donnent pas uniquement les coordonnées événementielles (quand, où, quoi, etc.), mais toute une série d'images et de clichés adhérents à la désignation et qui circulent avec elle. Il y aurait toute une portion de réel qui serait ainsi transmise par les noms d'événements, et qui varierait aussi en fonction de l'espace historico-géographique dans lequel il circule. Par exemple, *le 11 mars* n'a pas exactement le même référent en Espagne que dans le reste du monde. Ce qui veut dire que les désignants transmettent une information plus ou moins objective d'une part (coordonnées événementielles), et une information plus vague liée à des imaginaires particuliers et à la mémoire d'un groupe de personnes. Ils sont les dépositaires d'une mémoire de l'actualité, le plus souvent à court terme puisque les DE entrent et sortent rapidement de circulation, mais aussi à long terme, comme dans des exemples tels que *Révolution Française*, *Auschwitz*, etc., qui désignent des événements fondateurs de notre culture.

## **2. Le rôle du désignant dans la construction de l'événement**

Ayant mis au point les outils qui expliquent comment (et pourquoi) aborder l'événement à partir de l'AD, nous pouvons avancer l'une de nos principales hypothèses de travail, qui découlent du parcours précédent, à savoir, que les désignants événementiels contribuent à la construction de l'événement. Il ne s'agit pas d'une simple métaphore. Lorsqu'un événement fait son irruption dans l'espace public, les journalistes et autres acteurs de l'actualité ne se mettent pas d'accord pour lui trouver la désignation la plus adéquate ; bien au contraire, ces désignants, même s'ils peuvent changer au fil du temps, s'imposent très vite juste après les faits. Parfois il s'agit de noms « évidents » parce que transparents, c'est le cas de l'événement appelé *la canicule* en 2003 ; d'autres fois ils

s'imposent à l'écrit après s'être imposés oralement dans l'espace public : c'est le cas des affaires dites *du voile islamique* ou *affaire du voile* tout court (voir Petiot). Certains noms d'événements se créent en série avec d'autres noms, comme dans le cas du *11 mars*, d'autres reçoivent comme désignant le nom de l'endroit où ils ont eu lieu, comme dans le cas de *Beslan*, tandis que la plupart d'entre eux se forment en ajoutant à un simple nom dénotant l'événement deux actualisateurs : un déterminant et un complément, le plus souvent de temps ou d'espace, comme dans les cas de : *la guerre en Irak*, *la guerre 14-18*, *le conflit au Proche-Orient*, *l'affaire du voile*.

Quoi qu'il en soit, le nom d'événement naît avec l'événement, même si des sens préalables sont toujours adhérents au nom. C'est le cas de la plupart des DE, qui sont polyréférentiels par nature, car ils ont deux référents : Tchernobyl renvoie à une ville autant qu'à un événement, *le voile* renvoie à un objet de la réalité autant qu'à un événement. Tout cela pour dire que le désignant événementiel a une stabilité très faible, en langue bien sûr (malgré les sens adhérents), mais aussi en discours, car ils dépendent fortement du contexte de réalisation. C'est dans ce sens que nous avons parlé ailleurs (Calabrese : à paraître) du « pouvoir déictique » des DE, ce pouvoir de désigner, de montrer de manière quasi ostensive l'événement. Ce qui revient à dire que les DE ont besoin d'un réglage de sens constant, qui change selon l'actualité, et c'est là que le concept de « moment discursif » devient essentiel. Le meilleur exemple pour illustrer cela est celui du voile islamique, qui a traversé deux moments discursifs différents, qui ont été classés dans la même catégorie événementielle et en conséquence ont reçu le même désignant : la première fois, en 1989, et la deuxième en 2004, lors de la loi sur les signes religieux en France, où le désignant *le voile* référait au conflit global qui avait lieu autour de la loi.

Tout cela explique l'instabilité constitutive des DE, le fait qu'ils sont constamment soumis à des réglages de sens, car nous les

comprenons toujours en fonction de l'actualité, ils suivent le rythme des événements, et non seulement de celui qu'ils désignent à la base (car « une nomination n'existe qu'en fonction d'autres nominations », Siblot : 26). C'est ainsi que les désignants événementiels peuvent inaugurer des paradigmes désignationnels, et notamment les chrononymes et les xénismes, comme dans ces exemples que nous avons trouvés dans notre corpus : « le 11 septembre italien », « un tsunami politique », qui témoignent de sa nature proche du Np : une fois qu'ils ont identifié un événement, ils restent liés à lui et peuvent créer des liens métaphoriques avec d'autres événements.

### **3. Conclusion**

Etant donné que nous avons présenté une recherche en cours, nous allons conclure brièvement par une hypothèse qui se trouve à la base de notre travail, à savoir, que les DE participent d'un processus de référenciation, donc de construction de la référence, en l'occurrence l'événement, et qu'ils le construisent en partie en gardant la mémoire événementielle. Car si les faits existent en soi, on ne peut pas en dire autant de l'événement, qui est une entité construite, par la perception, par les interprétations qu'on en donne, et finalement par les mots qui le catégorisent et les discours qui circulent pendant et après, et qui contribuent à construire l'objet de discours.

En ce qui concerne la construction de la mémoire historique à court terme ou mémoire de l'actualité, il s'agit donc de chercher non uniquement ce qui gravite autour des désignants mais, pour reprendre la formulation de Sophie Moirand, « ce qui est inscrit dans le mot lui-même » (Dialogisme et nomination : 10). Nous avons essayé de montrer que le temps de leur circulation, les DE sont des mots qui vont de soi, des mots ou des syntagmes constitutivement instables mais partagés par une large communauté de locuteurs, qui transmettent la mémoire de l'événement d'une façon étonnante car ils contiennent beaucoup d'information, mais

aussi une nébuleuse de sens qui peut avoir comme conséquence un risque de brouillage de l'événement, comme lorsqu'en novembre 2005, lors des émeutes en France, le désignant événementiel privilégié par les journaux a été « banlieues », et on pouvait lire dans *Le Monde* un titre tel que "Banlieues : la provocation coloniale". Aujourd'hui, nous devons faire un effort pour interpréter un titre pareil, mais nous continuons à associer le mot « banlieues » à une série d'événements plutôt qu'à un espace.

Annexe :

Tableau 1 : premier classement des DE selon le critère Np/Nc

Tableau 2 : tentative de classement des DE

### Références

Akin, S. (1999) « Pour une typologie des processus redénotatifs ». In S. Akin, dir., *Noms et re-noms : la dénomination des personnes, des populations, des langues et des territoires*. Publications de l'Université de Rouen, pp. 33-60.

Benveniste, E. (1974) *Problèmes de linguistique générale*. Paris, Gallimard.

Bevort, E. ; Bonvoisin, S., Frémont P. et Savino J., eds, (1999) *Historiens et géographes face à la médiatisation de l'événement*. Paris, Centre national de documentation pédagogique.

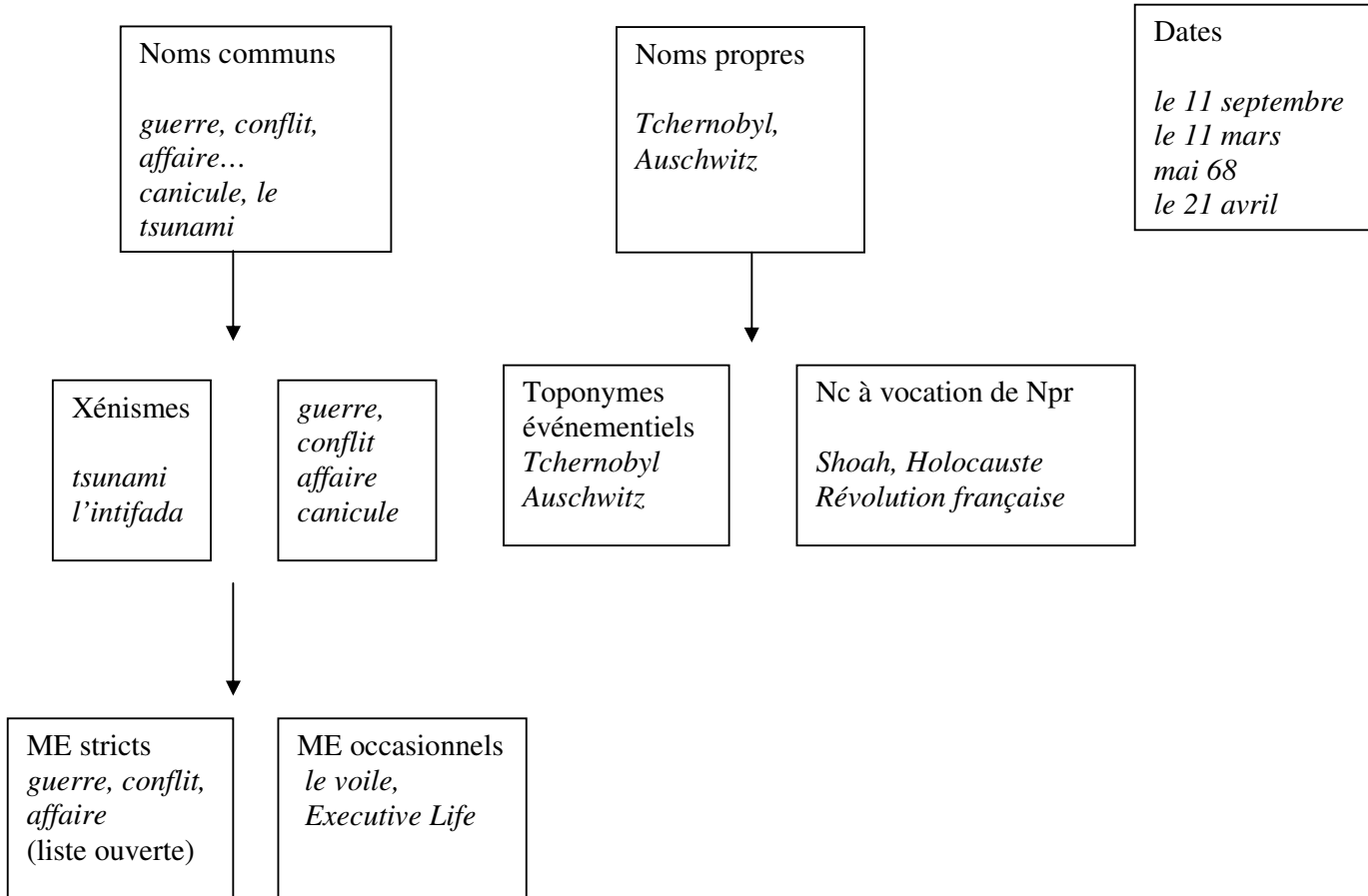
Bosredon, B. et Tamba, I. (1992) « Thème et titre de presse : les formules bisegmentales articulées par un "deux points" ». *L'information grammaticale*, 54, Paris, Société de l'information grammaticale, pp. 36-44.

Calabrese, L. (à paraître) « Nommer un événement ou les marges du sens dans les désignations médiatiques : l'exemple de la canicule ». Actes du colloque *Représentations du sens linguistique*, ULB, novembre 2005.

Calabrese, L. et Rosier, L. (2004) « Conflit d'intérêts et crise discursive : la canicule de l'été 2003 ». *Réseaux* n° 100, Mons, Université de Mons-Hainaut, p. 33-44.

- Kleiber, G. (1984) « Dénomination et relations dénominatives ». *Langages*, n° 76, Larousse, Paris, p. 77-93.
- Moirand, S. (2004) : « L'impossible clôture des corpus médiatiques. La mise à jours des observables entre catégorisation et contextualisation ». *Tranel* 40, Neuchâtel, Université de Neuchâtel, p. 71-92.
- Petiot, G. (1995) « Voile, thcador ou foulard ? Problèmes de dénomination dans les discours médiatiques ». *Les carnets du CEDISCOR* 3, pp. 43-62.
- Siblot, P. (1999) « Appeler les choses par leur nom. Problématiques du nom, de la nomination et des renominations ». In S. Akin dir, *Noms et re-noms : la dénomination des personnes, des populations, des langues et des territoires*. Publications de l'Université de Rouen, pp. 13-31.
- Siblot, P. (2001) « De la dénomination à la nomination. Les dynamiques de la signifiante nominale et le propre du nom ». *Cahiers de praxématique* n° 36, pp. 189-214.

**Premier classement selon le critère Np/Nc :**



## Tentative de classement des DE

Nom commun

Nom propre

